

C'est-à-dire :— Bons lecteurs, vous êtes de grands benêts qui ne méritez pas que je prenne la peine d'écrire pour vous des subtilités que vous ne comprendriez pas.— Il n'est rien de tel après tout que d'avoir bonne opinion de soi, lors même qu'elle n'est point partagée.

Nous recevons de l'honorable Mr. Daly une lettre dont nous donnons la traduction suivante :—

Mon cher Monsieur Fantasque.

Mes amis me disent que ma conduite va m'attirer de votre part toutes sortes de critiques et de sarcasmes qui pourraient me faire manquer ma réélection et me causer mille autres désagréments presque aussi désagréables. J'ose croire que quand je vous aurai expliqué mes raisons et les maximes d'après lesquelles je trace ma politique vous m'épargnerez et ne pourrez faire autrement que de me prendre en pitié. Voici comment je raisonne à part moi ; c'est un catéchisme que je recommandé aux amateurs :

— Dominique tu es en place, quel est ton premier devoir ?

— De m'y maintenir ; nous sommes bien, tenons nous-y, peut-être ailleurs serions-nous pis.

— Quel intérêt dois-tu défendre avant tous les autres ?

— Eh ! ça va sans dire ; le mien d'abord, celui du public après ; la patrie est ingrate aujourd'hui comme au tems des romains ; je serais bien bête de sacrifier une bonne place qui donne mille louis et plus à une réputation qui ne rapporte pas deux sous ; et puis d'ailleurs j'ai pour moi le proverbe : Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée.

— Oui, voilà qui est bien, Dominique, mais tu ne laisseras après toi ni le moindre renom, ni la réputation d'habile homme.

— Aux yeux des fous, non ; aux yeux des sages, oui. Je trouve que l'homme qui profite du pays au lieu de profiter au pays, qui surnage au-dessus de tous les flots, par tous les vents, a infiniment plus d'esprit que l'imbécile philanthrope dont il faut payer l'enterrement après qu'il a usé sa vie à faire le bien de ses semblables. Le véritable politique selon mon cœur est celui qui au milieu des culbutis, des chûtes de toutes sortes trouve comme un chat, le moyen de toujours retomber sur ses pattes.

Voilà, monsieur le Fantasque ce que je relis toujours quand je vois la tempête se former au dessus d'un ministère quelconque ; je me dis après ça : Gare la grêle ; tenons-nous bien ; sauve qui peut ; qui ne risque rien n'a rien. Après cela le tonnerre gronde, la foudre éclate ; je me ploie, je me fais petit, tout petit, et, du coin où je me suis sournoisement tapis je vois, se casser, se briser, s'annéantir, se disperser les uns après les autres ceux de mes collègues qui ont voulu résister à l'orage. Le tems redevient serein, je relève doucement la tête et bientôt seul au milieu des débris je puis rendre hommage au soleil levant.

Tenez, mon grand principe est de n'avoir pas de principes ; et avec ça on va loin. Croyez-vous que si je m'étais bravement posé en inflexible lorsque je suis venu d'Angleterre comme commis du secrétaire provincial du Bas Canada qui n'a jamais mis le pied en Amérique, ce qui ne l'empêche pas de recevoir une grasse paie annuelle, croyez-vous, dis-je, que je serais aujourd'hui à la place que j'occupe ? Non, non je pourrais au fond d'un bureau comme un piteux subalterne et personne ne songerait à moi ; tandis qu'aujourd'hui, eh ! mais, je fais tranquillement grossir mon petit magot,

En roulant, ma boule, roulant